

ESTRATTO
DAL
GIORNALE STORICO
DELLA
LETTERATURA ITALIANA

DIRETTORE
VITTORIO CIAN

CASA EDITRICE
Giovanni Chiantore
TORINO



*Hommage à souvenir
Henry Cochin*

Cochin

Pa. a SR

Bibliothèque Maison de l'Orient



135609

SOMMARIO

HENRY COCHIN, *Les « Epistolae metricae » de Pétrarque. Remarques sur le texte et la chronologie* (24. V. 1919) (*) Pag. 1

VARIETA

VLADIMIRO ZABUGHIN, *Una fonte ignota dell' « Hyperotomachia Poliphili »* (21. II. 1919) 41
 FERDINANDO NERI, *La prima tragedia di Étienne Jodelle* (23. I. 1919) 50
 ULISSE FRESCO, *Intenzioni e intuizioni di artisti nella critica di Fr. De Sanctis* (15. XI. 1918) 64

SPIGOLATURE DA BIBLIOTECHE E DA ARCHIVI

FAUSTO NICOLINI, *Tre lettere inedite di Jacopo Bonfadio* (17. IV. 1919) 81

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA

ITALO PIZZÌ — D. MIGUEL ASÍN PALACIOS, *La Escatologia musulmana en la « Divina Comedia »* (7. IV. 1919) 99
 LETTERIO DI FRANCIA. — BESEDETTO CROCE, *Storie e leggende napoletane* (9. II. 1919) 117
 LUIGI FASSÒ. — *Raccolta di Studi di storia e critica letteraria dedicata a Francesco Flaminio da' suoi discepoli* (14. XII. 1918) 120

BOLETTINO BIBLIOGRAFICO

Si parla di: L. P. KARSAVIN, *Le basi della vita religiosa medievale, nei secc. XII-XIII, principalmente in Italia* (Vl. Zabughin), p. 132. — FR. TORRACA, *L'Entrée d'Espagne* (G. Bertoni), p. 133. — I. DEL LUNGO, *Storia esterna, vicende, avventure di un piccolo libro de' tempi di Dante* (P. Silva), p. 135. — L. CHIAPPELLI, *Studi storici pistoiesi*. Vol. I (S. Debenedetti), p. 133. — A. MEDIN, *Una redazione abruzzese della « Fiorita » d'Armannino* (S. Deb.), p. 140. — P. P. VERGÈCH, *De ingenii moribus et liberalibus studiis adulescentiae libellus in partes duas*. Nuova ediz. per cura di A. Gnesotto (R. Sabbadini), p. 141. — *Der Briefwechsel des ENNEAS SILVIUS PICCOLOMINI HERAUSG.* von R. Wolkan. III Abteilung Briefe als Bischof von Siena (R. Sabbadini), p. 144. — L. FRATI, *Rima inedite del Cinquecento* (A. Salza), p. 146. — G. TRACCONAGLIA, *Contributo allo studio dell'italianismo in Francia*. - II. *Une page de l'histoire de l'italianisme à Lyon: à travers le « Canzoniere » de Louise Labé* (F. Neri), p. 149. — E. LOPEZ-CELLEY, *La « Cristiade » di M. G. Vida, poema della riforma cattolica* (Pl. Carli), p. 152. — A. TASSONI, *La Secchia rapita*, a cura di G. Rossi (V. Santi), p. 157. — C. CORDARO, *Un'Accademia forlivese: i « Pileryiti »*. Censo storico con appendice epist. (L. Piccioni), p. 160. — F. NICOLINI, *La puerizia e l'adolescenza dell'ab. Galiani (1735-1745). Notizie, lettere, versi, documenti* (V. Rossi), p. 162. — F. LOPEZ-CELLEY, *Francesco Domenico Guerrazzi nell'arte e nella vita* (A. M.), p. 163. — *Biblioteca rara. Testi e documenti di letteratura, d'arte e di storia raccolti da A. Pellizzari*. Serie prima, n° I-XX (A. Momi-gliano), p. 163.

Annunzi analitici Pag. 166

Si parla di: C. Giordano. — V. Crescini. — *La Divina Commedia di D. A.* commentata da G. L. Passorini. — Dante Alighieri. — A. Foresti. — G. Agnelli. — L. Beltrami. — Gr. P. Clerici. — G. Natali. — C. Frati. — F. Pananti. — G. Castellano.

COMUNICAZIONI ed APPUNTI Pag. 172

Chiosa ai vv. 24-28 della canzone « Donna ch'avete intelletto d'amore » (D. Guerri). — *Noterella dantesca* (L. Frati). — *La morte di Antonio Cornazano* (G. Bertoni).

CRONACA Pag. 179

Necrologio: Guido Muoni (Fr. Picco).

* A fine di evitare le possibili polemiche di priorità con le altre Riviste, crediamo utile di indicare sempre nel Sommario il giorno in cui ciascun manoscritto pervenne alla Direzione.

Prezzo d'abbonamento al GIORNALE STORICO DELLA LETTERATURA ITALIANA:

Per l'Italia: per un anno (due volumi) L. 35.—
 Per l'Estero 40.—

LES "EPISTOLAE METRICAE," DE PÉTRARQUE

Remarques sur le texte et la chronologie.

Le grand projet de l'édition nationale des œuvres de Pétrarque n'a pas été abandonné en Italie pendant les dures années de la guerre. Nous le retrouvons en pleine voie d'exécution, par les mains des premiers érudits, et avec cette résolution et ce sang-froid que Vittorio Cian qualifiait un jour: *serenità latina* (1). Aujourd'hui nous apprenons que la partie la plus difficile de l'entreprise est abordée, et déjà entamée, je veux dire l'édition critique de l'*Épistolaire* du grand homme (2).

Il me semble que simultanément, et sans grande peine, pourrait être abordée la publication d'un texte critique des *Epistolae metricae*. Ce sont des œuvres admirables, et d'un rare intérêt historique. Si le poète les avait écrites en Italien, elles seraient une des merveilles de la littérature du monde. Personne n'ignore aujourd'hui que pour comprendre et goûter Pétrarque, il nous faut connaître celles de ses œuvres qu'il estimait le plus. L'injuste oubli où sont tombées ses œuvres latines fait que nous

(1) Dans l'*Idea nazionale* (23 nov. 1916), à propos de la 2^{de} édition, parue à Paris en 1916, de mon livre sur la *Vita Nuova*. Je suis fier de le rap-peler.

(2) Sous l'habile direction du prof. Vittorio Rossi, que chacun se réjouit de voir chargé de cette difficile mission.

sommes réduits à les lire presque toutes dans des textes exécra- bles. Pour les *Epistolae metricae*, il y a du mieux: le texte de Rossetti est seulement très médiocre! Ce n'est pas assez. On pourrait, sans beaucoup d'effort, en avoir un excellent, car les bons manuscrits à examiner sont peu nombreux.

Je voudrais en signaler quelques-uns, et cela me mènera, j'espère, à quelques réflexions utiles. Ce n'est pas que je veuille reprendre ici un examen général du recueil des Épîtres en vers, alors qu'il existe sur ce recueil plusieurs travaux importants, et une étude d'ensemble fort distinguée, pleine à la fois d'érudition et de délicatesse de sentiment (1). Mais je crois pouvoir, sur divers points, apporter des éléments nouveaux.

I.

Mon attention a été dès longtemps attirée sur un beau et bon manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris (Par. lat. 8123) dont on trouvera ci-après la description. J'avais auparavant poursuivi l'étude d'un ms. parisien des *Epistolae familiares* (2), dont notre cher et à jamais regretté Francesco Novati avait reconnu l'origine milanaise, et identifié le possesseur et « *postillatore* » du XIV^e siècle, Giovanni Manzini della Motta. Le 8123, dont Novati a signalé l'importance dans son *Épistolaire* de Coluccio Salutati, est assurément aussi d'origine Viscontéenne; j'avais cru un moment y reconnaître des *postille* semblables par l'écriture à celles du 8568. Novati ne fut pas de cet avis. Ayant passé par Paris, il alla, sur ma prière, revoir le 8123, et m'écrivit :

« J'ai examiné le ms. des Épîtres, qui vient de Pavie sans aucun doute, car il a été écrit par un *Armannus*, un copiste

(1) DIANA MAGRINI, *Le Epistole metriche di F. P.*, Rocca S. Casciano, 1907.

(2) Le ms. latin 8568 de la Bibliothèque nationale. Je rappelle mon étude (parue en 1904 dans le volume *Petrarca e la Lombardia*), et les pages que NOVATI y ajouta (*Chi fu il postillatore del Parigino?*).

« allemand, qui travailla beaucoup pour Jean Galéaz. Mais rien
 « ne permet de croire que Johannes Manzini ait eu entre les
 « mains ce volume, qui d'ailleurs a été très peu lu. Les quelques
 « notes et variantes qu'on voit dans les marges, me semblent
 « pouvoir provenir du scribe lui-même ».

J'avais en main les nombreuses variantes relevées dans le 8123 de Paris, lorsque je passai à Pérouse, et y trouvai à la Bibliothèque communale un manuscrit intéressant dont les variantes diffèrent parfois de celles de Paris (1).

La comparaison de ces deux suites de variantes m'a paru d'un grand intérêt. Je n'ai pas besoin de dire aux érudits quelle est l'importance des variantes de Pétrarque. Il ne s'agit pas seulement de rechercher ses erreurs matérielles: elles sont rares. Il s'agit davantage de suivre son travail d'écrivain, rectifiant ses fautes de prosodie et même de syntaxe. Mais il s'agit surtout de suivre les variations de son goût, les variations même de sa pensée. On sait qu'il s'est sans cesse corrigé lui-même et n'a jamais clos l'ère des retouches.

Aux observations faites à Paris et à Pérouse, j'en ai ajouté quelques autres relevées sur des mss. de la Vaticane (2). J'en citerai quelques variantes. Il n'y en a pas un grand nombre à ajouter à celles de Paris et de Pérouse, mais quelques-unes sont d'un grand intérêt (3).

(1) Mon ami Paul Hazard, passant à Pérouse à l'époque dont je parle, m'a fait l'amitié de collationner le ms., que je lui avais signalé, avec le texte de Rossetti. Je lui en exprime ici mes remerciements. On trouvera à la fin de cet article la description du ms. de Pérouse (n. 723 de la Bibliothèque communale).

(2) Il faut signaler aussi un manuscrit de la Bibliothèque royale de Belgique, qui paraît intéressant, mais dont je n'ai pas eu le loisir de faire une étude approfondie (10.033. XIV).

(3) Un des mss. de la Vaticane est particulièrement important, c'est celui qui a appartenu à Lapo di Castiglionchio. Il ne donne que quatre épîtres. Pour tous renseignements concernant les mss. de la Vaticane, il faut se référer à l'excellent volume de mons. VATTASSO, *I codici Petrarqueschi della Biblioteca vaticana*, dont j'ai donné la récénsion dans le *Giornale*, 54, 407 ss.

La base de mon étude est le ms. parisien. Je le crois venu d'une origine pétrarquesque. Et je ne vois point à cela d'objection dans ce fait qu'il a le caractère d'un manuscrit de luxe. Il le possède assurément ce caractère, — mais on dirait que, destiné d'abord à être un exemplaire de luxe, il a changé ensuite de destination; et en effet la décoration en est inachevée, et la calligraphie s'est relâchée avant la fin. Mais ceci importe peu. Je suis persuadé que ce ms., quelle que fût sa destination, a dû être copié sur un original provenant de Pétrarque ou des siens. J'en vois une preuve dans sa composition.

A la suite des *Épîtres*, qui faisaient de Pétrarque poète latin le continuateur d'Horace, on a inséré un document qui le saluait poète épique et héritier de Virgile. Ce manuscrit donne le seul texte connu de la lettre que Coluccio Salutati a adressée à Pétrarque pour l'engager à publier l'*Africa*. C'est ici que Novati l'a trouvée (1). Cette lettre n'est jamais parvenue à Pétrarque: il était mort avant même qu'elle fût expédiée. Mais Coluccio la fit remettre à Francescuolo da Brossano, le gendre diligent, qui la regarda comme le dernier, le plus beau témoignage des dévots admirateurs de Pétrarque, et la communiqua, en cette qualité, à la *scuola* des pétrarquaisants padouans. — N'est-il pas naturel qu'il l'ait de même fait parvenir à Pavie, et qu'elle y ait été copiée par le scribe des Visconti pour clore un manuscrit de cette nature?

A vrai dire, après la lettre de Salutati, le ms. parisien contient encore d'autres écrits. J'observe même que le premier de ces écrits — (celui qui commence par ces mots: *A veritate quidem*) — n'est pas sans quelques relations avec Pétrarque. C'est un document curieux, sur les allégories d'Ovide, qui se retrouve

(1) Voir ce qu'en a dit NOVATI: « Di mano d'un Armannus che trascrisse « nell'ultimo quarto del trecento le *Epistolae metricae* del PETRARCA... Il co- « dice proviene forse dalla biblioteca Viscontea di Pavia » (*Ep. di Coluccio Salutati*, t. I, p. 231).

dans plusieurs manuscrits (1), et n'est d'ailleurs pas inédit. Il y est question de Pétrarque, de Philippe de Vitry son ami. Mais j'ai lieu de croire qu'il se trouve là par hasard et n'appartient pas à la même origine que le ms. des Épîtres. En effet, après la signature du scribe *Armannus* (f° 79 *recto*), le reste de la page est blanche, ainsi que le f° 80 *recto* et *verso*. Le traité *A veritate quidem* ne commence qu'au f° 81, sur un nouveau cahier, d'une autre qualité de vélin, avec une écriture différente et des feuillets autrement réglés. La fin du volume depuis le f° 81 semble avoir été reliée simplement à la suite du ms. des épîtres, pour la satisfaction d'un amateur de choses pétrarquesques.

Je ne m'occupe donc pas du traité de Bersuire.

Ce qui importe à mon raisonnement et confirme l'origine pétrarquesque du ms., c'est, outre la lettre de Salutati, un ensemble de faits, sur lesquels j'appelle l'attention.

1° Dans le ms. parisien, le recueil n'est pas partagé en *trois* parties, comme dans tous les autres mss. que je sache, mais en *deux* parties. Entre l'épître *Ad seipsum* (*Hei michi*), et l'épître à Giovanni Barrili (*Quid mea*), tous les mss. indiquent une division et le début d'un Livre II. Le ms. de Paris ne l'indique pas. Il est vrai qu'au f° 52 *recto*, entre la pièce à Guglielmo da Pastrengo (*Si quid*), et celle à Giovanni Colonna (*Est michi*), il indique, comme tous les autres, le début du Livre III.

2° Dans la plupart des mss., en tête de plusieurs lettres, se lit, outre le nom du destinataire, un titre indiquant, plus ou moins brièvement, le sujet de la lettre (2). Dans le ms. parisien,

(1) On l'a attribué à plusieurs auteurs; mais selon toute apparence, il a pour auteur un autre ami de P., Pierre Bersuire. (On trouve son nom sur deux manuscrits, l'un de Paris (*lat.* 14.136), l'autre de Venise (cl., I. 108, VALENTINELLI, I, 255). Renseignement communiqué par M. Léon Dorez).

(2) Des titres analogues se rencontrent dans les mss. des lettres en prose, pour lesquelles Pierre de Nolhac a démontré l'importance et l'authenticité de ces titres. La même démonstration s'applique aux titres des Épîtres métriques.

ces titres font défaut, non partout, mais pour une partie importante des lettres.

3° A deux reprises, dans le parisien, quelques mots font défaut, à la fin d'un vers et même au début du suivant, et sont remplacés par un blanc. On se demande si dans un ms. primitif, dont celui-ci est la copie, des blancs n'ont pas été intentionnellement ménagés, en vue d'additions ou de corrections.

4° Il y a plus. Entre deux lettres (1) le ms. a ménagé un blanc très important, — deux pages et 14 lignes —, espace réservé évidemment à l'insertion possible d'un poème, lequel ne fut pas inséré finalement. Cela correspond bien à ce que nous savons des habitudes de travail de Pétrarque, par l'étude du fameux autographe du *Canzoniere* (Vat. lat. 3195).

Ce n'est pas, je pense, tirer des conclusions téméraires, que de se demander si le ms. 8123 n'a pas été copié sur une première version du recueil de Pétrarque.

Je reviendrai plus loin sur ce point de vue, que confirme l'importance des variantes.

II.

Les pièces de vers colligées par Pétrarque sous le nom de *Epistolae metricae*, telles qu'on les trouve dans les mss. que j'examine, sont au nombre de 66 (2). L'ordre où elles se présentent est bien certainement celui que l'auteur avait fixé.

Y avait-il une intention dans cet ordre, et pouvons-nous trouver un fil conducteur? Lorsqu'on considère une collection comme le *Canzoniere*, la vraisemblance est en faveur d'un certain ordre

(1) *Distrahis*, à Zoïle et *Argolicas*, à Luchino Visconti.

(2) Les mss. ne rangent pas dans la collection la lettre à Philippe de Cassole, que les éditions donnent comme la lettre 6 du livre I (Cette lettre est, sans doute, de 1345).

chronologique (1); car il s'agit de pièces destinées à illustrer un roman d'amour, et se disposant d'elles-mêmes par la force des choses dans un certain ordre de temps. Ici, rien de semblable à prévoir. Cependant j'observe encore une certaine tendance chronologique relative; elle ne résulte plus des intentions du poète, mais des circonstances de fait dans lesquelles il a composé son recueil.

Nous sommes à même, je crois, de démêler ces circonstances. Il faut considérer d'abord l'épître dédicatoire, qui est en tête du recueil: le poète offre ses Épîtres latines en vers au fidèle ami de sa jeunesse, dont la destinée le tient le plus souvent séparé, Barbato de Sulmona. Dans cette lettre de dédicace, il décrit son recueil comme une collection d'œuvres de jeunesse, et cela de telle façon, qu'à tenir compte des termes employés, on se demande un moment si l'on ne fait pas erreur: est-il vraiment question des Épîtres latines en vers? Ne s'agirait-il pas plutôt des poésies amoureuses en italien? Cette apparence est d'autant plus curieuse que, en fait, dans les Épîtres métriques, il s'agit fort peu de Laura et de l'amour, et que de plus un nombre fort restreint de ces Épîtres remonte au temps proprement dit de la jeunesse du poète.

Notez que les poèmes dédiés à Barbato sont désignés par le mot même qui sert ailleurs à désigner les poésies vulgaires: *nugae meae*. Et vraiment quelques traits semblent si uniquement convenir aux poésies vulgaires, qu'on vient à se demander si Pétrarque n'y faisait pas quelque allusion, en même temps qu'il dédiait ses épîtres latines. Cependant il n'est pas douteux que l'épître à Barbato soit bien la dédicatoire des Épîtres métriques (2).

(1) C'est la démonstration que je me suis jadis efforcé de faire (Voir *La Chronologie du « Canzoniere »* de P., Paris, Bouillon, 1898).

(2) Dans la lettre *Sen. III. 1*, P. qualifie de nouveau les Épîtres métriques de « juvenile opus ». On voit par là quelle précision on peut attribuer aux qualifications que le poète donne à ses œuvres. Parmi ces œuvres « juveniles », j'en connais trois au moins qu'il a écrites à cinquante ans ou après.

Il faut donc chercher à quelle époque de sa vie il pouvait, en les dédiant, les considérer comme datant d'une jeunesse déjà très distante? L'imagination joue là, comme il arrivait, un certain rôle. Car en réalité l'Épître dédicatoire est assez peu postérieure à quelques-unes des épîtres qu'elle affecte de reléguer dédaigneusement dans un lointain passé.

Il faut fixer sa date.

Elle est postérieure à 1348 puisqu'elle fait mention de la mort de Laura. Elle est antérieure à 1352; et en effet il est question de cette Épître dédicatoire dans une lettre adressée à Barbato le 21 février 1352 (1). Dans cette lettre, la dédicatoire à Barbato, celle que Pétrarque appelle lui-même *prooemium* des *Epistolae metricae*, pouvait être qualifiée de « récente ». Cela rend probable la date de 1351.

On peut préciser plus encore. Non pas pourtant que je croie certain, avec Fracasetti, qu'elle a été écrite à Mantoue. Il s'appuie pour le conclure sur ces vers obscurs:

... quotiensque, faventibus astris,
Reddimur Ausoniae, bustum tibi sorte Maronis
Obtigit in partem vatis, mihi cessit origo.

Cette allusion au berceau de Virgile fait supposer à Fracasetti que Pétrarque écrit à Mantoue (où il fut de passage en juin 1351). Mais le sens me paraît moins précis. Voici, je pense, ce que Pétrarque veut dire: « Toutes les fois que la bonne fortune me ramène en Italie, nous sommes pourtant toujours « éloignés l'un de l'autre: car ton lot est le pays où Virgile est « mort; et pour moi, le sort me fixe au pays où il est né ». En effet, « toutes les fois », depuis plusieurs années, que Pétrarque revient en Italie, on ne peut pas dire que ce soit pour résider

(1) *Fam.* XII. 7 « Quam rem » (dit-il en parlant des circonstances qui le séparent de son ami) « brevi nuper carmine questus sum, quod in epistolis « tuum nomen habentibus prooemii locum tenet ». Voir encore *Sen.* III. 4.

à Mantoue, mais dans la partie de l'Italie où est Mantoue, tandis que Barbato résidait non pas toujours à Naples (le plus souvent à Sulmona), mais dans la partie de l'Italie où est Naples.

Il ne me semble pas que Pétrarque ait voulu en dire plus; et quand il ajoute:

Hinc mea vox mittenda tibi...

il ne parle pas nécessairement de Mantoue. *Hinc* c'est le nord de l'Italie, Padoue, Vérone, aussi bien que Mantoue. Ce qui reste certain, c'est que la dédicatoire est écrite en Italie, avant le retour en France, c'est-à-dire en 1351, avant la fin de Juin.

Cela nous suffit pour savoir qu'à cette date Pétrarque considérait qu'il avait entre les mains une collection d'Épîtres déjà présentable, et qu'il l'avait déjà formée.

Mais il n'en résulte pas que cette collection fût alors close, ni qu'il l'ait envoyée d'ores et déjà à Barbato, avec l'Épître dédicatoire qu'il lui communiquait. Il fit pour cette collection ce qu'il fit pour plusieurs de ses autres œuvres, on pourrait presque dire: pour toutes. Il la reprit en main, pour la revoir, la remanier, l'augmenter.

Nous en avons la preuve dans une lettre en prose, qu'il adressa plus tard à Barbato, pour lui envoyer enfin le recueil annoncé en 1351. Cette lettre est la lettre 3 du livre XXII des *Familiars*. Il importerait d'en savoir la date exacte. Elle est placée dans un Livre dont les lettres à date certaine sont de 1359, 60, 61 et 62. Elle y voisine avec une autre lettre adressée également à Barbato (XXII-4), et qui, par sa date indiquée, *20 Avril Venise*, pourrait être de 1363. Barbato mourut cette même année 1363, à l'automne. Cela nous limite aussi pour la date de XXIII, 3. Elle peut être de la même date que sa voisine, ou un peu plus ancienne (1). En tous cas elle est fort posté-

(1) Je ne serais pas très éloigné de croire qu'elle doit être jointe à sa voisine, et avait fait partie originellement du même envoi. J'ai eu l'occasion

rieure à la dédicatoire de 1351. Pétrarque y parle des *Épîtres* métriques, et dit: « Je te les ai *jadis* dédiées, — *olim* tibi inscriptas ». Il ajoute qu'il a longtemps hésité à les envoyer; et il eût mieux valu pour sa gloire qu'il les supprimât! Mais les instances de Barbatto sont grandes. Aucun ami ne fut jamais plus avide des œuvres du maître: c'est un amour exclusif et jaloux, auquel on ne peut résister.

III.

Naturellement alors, plus encore que dix ou douze ans plus tôt, Pétrarque insiste sur le caractère « juvénile » des œuvres qu'il envoie conformément à la promesse ancienne. Il est si honteux de ses erreurs de jeunesse, qu'il renoncerait à tenir cette promesse, si une circonstance de fait ne l'y venait contraindre :

« Presque tous les poèmes, dit-il, que j'ai compris (*perstrinxi*) « dans la *première partie* de cette œuvre, sont répandus dans « le public ». Le soin même de sa renommée le force à les publier officiellement, et, du moins, sous une forme correcte (1).

Voilà qui est instructif. Mais quelle peut être cette « *première partie* » — (in prima operis parte) — devenue déjà

jadis d'observer, à propos des lettres de Nelli, que, par les usages et les nécessités de la correspondance médiévale, un même pli pouvait contenir plusieurs lettres: l'occasion se présentant, on les envoyait toutes à la fois. Aussi quand on trouve deux lettres rapprochées l'une de l'autre et dont l'une seulement est datée, on peut, sans rien affirmer, les attribuer au même envoi, et rapprocher leurs dates. XXII. 3 et XXII. 4, peuvent être, l'une et l'autre, de 1363 (Voir: *Un ami de Pétrarque*, Paris, 1892, pp. 48 s.).

(1) Le public lettré rechercha les *Épîtres*, où il voyait renaître la muse antique; il les rechercha avec avidité. Nous en avons un exemple remarquable dans le ms. de la Vaticane, dont il sera question plus loin, où Lapo di Castiglionchio insérait, comme un rare trésor, quatre de ces *Épîtres*, et se vantait de les avoir obtenues à grand'peine « non sine labore », et par des recherches prolongées « longe inquisitionis labor ».

quasi publique contre le gré du poète? Est-ce le *Livre premier* des *Épîtres*, telles que nous les possédons? N'est-ce pas plutôt le recueil même formé en 1351, et composé sans doute de ce qui constitue les *deux* premiers livres de l'édition définitive? C'est ce recueil formé en 1351, que Pétrarque, en 1363, aurait considéré comme une *première partie*, et cela ne nous surprend pas, puisqu'à cette époque, en 1363, il formait un supplément pour cet ancien recueil, et y rangeait des pièces dont plusieurs sont très postérieures à 1351 (1).

C'est ici que je reviens sur cette particularité du ms. de Paris sur laquelle j'ai déjà appelé l'attention du lecteur: le ms. n'indique aucune division avant le Livre III. Les deux premiers Livres sont fondus en un. Je me demande s'ils n'ont pas à l'origine formé un tout unique, s'ils n'ont pas constitué ce que Pétrarque considérerait en 1351 comme le livre de ses *Épîtres métriques*, et ce qu'il appellera en 1363, « la première partie de mon ouvrage ». On supposerait alors qu'en dernier lieu seulement, et en faisant le travail de révision et d'addition (dont la lettre *Fam.* XXII, 3 nous est la preuve), il s'est résolu à diviser en trois livres le recueil désormais trop compact.

Le ms. parisien aurait donc une grande valeur. Car on peut le supposer copié sur un exemplaire du recueil dans sa première forme, ou gardant du moins trace de sa première forme. Cette hypothèse, si elle est justifiée, peut faire ranger le ms. en question parmi les apoglyphes.

L'épître dédicatoire de 1351 ne contredit pas cette hypothèse. Le recueil que Pétrarque annonce à Barbato n'est pas désigné sous ce nom « *libros* », — mais par des mots mis au singulier: « *exiguam partem* », — « *juvenilem honorem* ».

(1) A l'appui de ces observations, je fais remarquer que les quatre lettres que posséda Lapo di Castiglionchio, et dont je parle dans la note précédente, se retrouvent toutes les quatre dans le Livre II, c'est-à-dire qu'elles appartenaient à ce que je suppose avoir été la première partie, le premier groupement.

A quoi correspondait cette « petite partie », cette « œuvre de jeunesse » ? Aux deux premiers livres, je pense. L'examen chronologique des poèmes rend la chose plausible. On observera ceci : aucun des poèmes compris dans les deux premiers livres ne peut être, avec certitude, attribué à une date postérieure à 1348 (1).

On peut apercevoir assez aisément les éléments de la collection que Pétrarque voulut former de ses lettres en vers latins, et la méthode qu'il a suivie pour la grouper en 1351, pour l'augmenter plus tard.

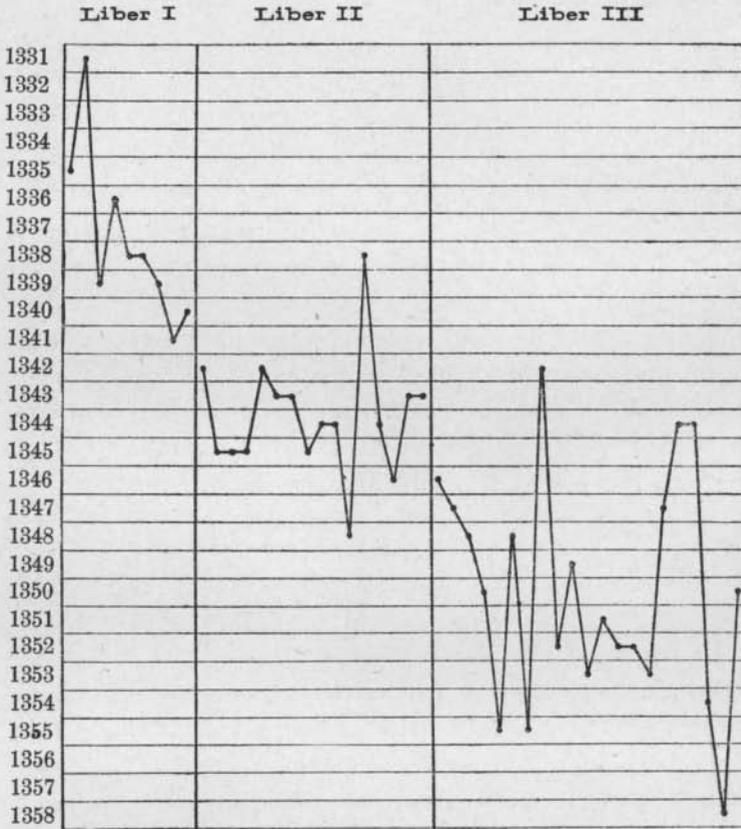
Je prie que l'on jette les yeux sur le graphique ci-contre. Sur les 66 pièces dont est composé le recueil, j'en retiens 46 dont la date est certaine ou très probable, et je les dispose selon leur place chronologique, depuis 1331 jusqu'à 1358, dates extrêmes (2). Le tableau ainsi formé va nous suggérer quelques réflexions. Les sautes de trait du graphique ne sont pas pour nous surprendre. On s'étonne plutôt qu'il n'y ait pas plus d'écarts ; car il n'est que naturel que Pétrarque piquât çà et là des pièces de dates divergentes pour des raisons de goût, où la chronologie n'a rien à voir. Il faut même que la chronologie ait en elle une singulière force, pour que ces écarts

(1) Deux pièces seulement appartiennent à 1348. Toutes les autres (dont la date est certaine ou vraisemblable) sont antérieures.

(2) Je donne ici la liste des 46 pièces ici considérées, en les désignant chacune par leurs premiers mots : *Te cui telluris* — *Per iuga Parnassi* — *Si nichil* — *Exul, inops* — *Quid faciam* — *Contigit extinctum* — *Si libet occidui* — *Flere libet* — *Hei michi* — *Quid mea fata* — *Audio quod* — *Terrificas* — *Obruor immensa* — *Spes michi* — *Parthenopea* — *Jam michi Parthenopem* — *Immemor* — *Solus eram* — *Distrahis* — *Argolicas* — *Dum memini* — *Mirabar* — *Impia mors* — *Nuper ab* — *Dulcis amice* — *Est michi cum* — *Julius alter* — *Silva precor* — *O felix cui* — *Dulce iter* — *Pyerias comites* — *Febribus obsideor* — *Doctus ad horrificam* — *Si juvat* — *O ego si* — *Rus michi* — *Res ingens* — *Miraris que* — *Scilicet immensa* — *Salve cara deo* — *Nuper ab* — *Perdis amice* — *Quando erit* — *Magne puer* — *Vivo sed* — *Tu quid ages*. — Je laisse de côté, bien entendu, l'Épître dédicatoire.

ne soient pas plus fréquents. Ils ne m'empêchent pas de faire les observations générales suivantes :

1° Toutes les pièces examinées du premier Livre sont antérieures à 1342 ;



2° Toutes les pièces examinées du second Livre sont au plus tôt de 1342, au plus tard de 1348 (sauf une) ;

3° Toutes les pièces examinées du troisième Livre sont de 1346 ou postérieures à cette date (sauf trois) (1).

(1) On observera encore que le même Livre III renferme cinq pièces de 1351, ou postérieures à 1351.

Les pièces proprement attribuables à la jeunesse, antérieures, si l'on veut, au « *mezzo del cammin* », sont rares : huit se reconnaissent dans le premier Livre, une dans le second, deux se sont égarées dans le troisième. Il faut observer, à vrai dire, qu'on doit vraisemblablement reporter à cette époque juvénile quelques-unes des pièces (20 en tout) que je n'ai pas fait figurer dans mon tableau faute de certitude chronologique suffisante. La plupart n'ont pu être datées à cause même de la ténuité de leur sujet, qui ne fournissait aucune indication. C'est donc qu'elles avaient justement ce caractère fugitif que Pétrarque leur attribuait, quand il se voyait les composant à peine au sortir du nid, « *implumis* », dans le temps où il déambulait par les « vies et les compites » d'Avignon frivole et venteux !

Mais, en forçant même cette hypothèse, on n'arrivera jamais à faire qu'un grand nombre des Épîtres métriques doive être assigné aux années juvéniles. Il n'y en a pas beaucoup à attribuer à la Muse au sein libre, aux cheveux dénoués, que Pétrarque a peinte dans la dédicatoire de 1351 (1).

IV.

En revanche, on apercevra sans tarder à quelle période de la vie de Pétrarque il faut rattacher l'immense majorité des poèmes du recueil. Ce sont les années qui suivent la visite au roi Robert et le couronnement : ces événements éclatants furent pour le poète le plus puissant des stimulants vers la muse latine. Ce que le roi philosophe avait salué avec enthousiasme, ce que le peuple romain avait acclamé au Capitole, c'est la résurrection de la poésie antique, c'est la promesse d'un poème épique, *Africa*, aurore des temps nouveaux. Les plus vi-

(1) L'image lui en plaisait sans doute, puisqu'il la gardait encore aux yeux, en écrivant au pieux Nelli (Voir mon : *Ami de Pétrarque*, p. 30. Cfr. *Fam.* XVIII. 7).

vantes, les plus colorées des épîtres sont adressées à des personnages de la Cour de Naples, Barrili, Niccolò d'Alife. Le dédicataire est Barbato. Les épîtres abondent auxquelles peuvent être assignées des dates, pendant les douze ans qui suivent le couronnement (1341-1353). Cette période comprend (en ajoutant la dédicatoire) plus que la moitié de l'ensemble des pièces du recueil, presque les trois quarts des pièces que j'ai inscrites sur mon graphique.

La grande production de vers latins de Pétrarque date surtout de son séjour à Parme au retour de Naples. C'est là qu'il s'attache à mener à bien l'entreprise de l'*Africa*, et, tout naturellement, il se trouve entraîné, par la pente même qu'il donnait à son esprit en travaillant à la grande épopée, vers une conséquence naturelle: sa pensée prenait spontanément la forme de vers alexandrins. J'ajoute ceci aux réflexions précédentes: dans l'ensemble des 66 épîtres qui forment le recueil, le quart environ appartiennent aux quatre années 1342-43-44-45. Et cette proportion est bien plus forte encore, si l'on considère le premier recueil, celui qui avait été formé en 1351 pour Barbato. A ce moment plus de la moitié des pièces colligées appartenaient à l'activité intellectuelle du séjour à Parme et à Selvapiana (1).

Ces faits reçoivent leur illustration d'une des épîtres adressée tout justement, et non sans intention sans doute, à Barbato. C'est une épître du Livre II, qui a pour début les mots: «*Dulcis amice*» (2). J'ai déjà noté combien Barbato était avide des œuvres de Pétrarque. Mais je crois que Pétrarque le considérait spécialement comme amateur de vers latins, préférant à tous les vers du monde ceux de son grand ami. «Ton esprit», lui dit Pétrarque (*Fam.* XXII, 3), «ne veut jamais rien rechercher

(1) Il n'est pas hors de propos de remarquer que ces mêmes années sont très pauvres en lettres en prose. Je ne crois pas qu'une seule des *Familiares* puisse être, par exemple, assignée avec certitude à 1344.

(2) ROSSETTI. II, 18.

« dans les choses de ce genre (*in hujusmodi rebus*) que ce que « j'ai écrit ». Les choses « de ce genre » sont sans nul doute les vers latins. Barbato les goûtait par dessus tout.

Appréciez dès lors ce que Pétrarque lui écrivait dans l'épître « *Dulcis amice* », et considérez à quel moment il l'écrivait: c'est entre Décembre 1343 et Janvier 1344; Pétrarque vient de quitter Naples pour gagner Parme. Il envoie un dernier adieu à l'ami qu'il vient de quitter, et auquel, on le sait, il vient de confier — faveur unique — copie de 34 vers de l'*Africa*! Il lui écrit en route, décrivant d'avance les lieux qui l'attendent, la rive du Pô, et cette solitude de Selvapiana, où, deux ans plus tôt (alors que n'était pas sec encore le laurier du Capitole), il avait résolu de poursuivre et de terminer le poème épique attendu de tous. Maintenant donc qu'il rentre à Selvapiana, qu'y fera-t-il? Des vers latins, à n'en pas douter. D'abord il donnera le dernier coup de lime à l'*Africa*, qui « revêtue de son ultime parure », pourra avec Scipion prendre sa route à travers les pays latins.

Et ensuite, si la Parque lui prête vie? — C'est son secret! Même à Barbato, confident de sa Muse latine, il ne le dira pas. Il ajoute un seul mot, court et qui dit tout: « *Mira videbis* » — « tu vas voir des merveilles! ».

Or c'est dans le ms. parisien *seul*, que cette épître se termine ainsi brusquement par ces deux mots si expressifs. C'est là une des plus belles variantes, je dirai: *la perle*, du ms. parisien. Une phrase plus longue y est substituée dans les autres mss. Il me paraît que « *mira videbis* » est primitif. C'est très pétrarquesque. C'est écrit dans le feu du premier élan, pour impressionner l'ami, l'admirateur passionné: « Ne me demande rien « de plus! Prends confiance, et ton attente sera dépassée: *Mira « videbis!* ». Puis, le doute est survenu, le découragement peut-être: une phrase plus longue, moins ambitieuse, moins précise est substituée à la première. Elle rappelle les déclamations, devenues usuelles depuis le temps des premiers sonnets, sur

La gola e 'l sonno e l'oziose piume...

« N'aie crainte, » dit Pétrarque, « j'ai dessein de chérir le travail et de chasser loin de mon seuil la mollesse et le sommeil ». Je me tiens à « *mira videbis* », qui en disait bien plus!

Donc, le séjour suivi à Parme des années 1342, 43, 44, est le centre de la production poétique en latin. Ce séjour est coupé par un prompt voyage à Naples, qui ne put que donner un stimulant à cette veine, en renouvelant les souvenirs de Robert et du couronnement, non moins que les instances de Barbato et des amis napolitains. Les événements violents de 1345 l'interrompent un peu; mais la veine n'est pas pour cela tarie; elle reprend son cours quand le poète est en France en 1346, puisqu'à cette date il faut rapporter le premier jet de ses Églogues latines. Jusqu'à 1348 il fait encore des vers latins assez fréquemment. Et après cela, l'on peut dire qu'il n'y revient plus que par occasions isolées, de plus en plus clairsemées.

En 1351, avec ce dédain un peu factice qui lui est de mode pour parler de ses propres œuvres, il en est déjà à traiter de péchés de jeunesse ces poèmes si nombreux, si vraiment beaux, si récents aussi pour la plupart (1). On trouve encore çà et là un poème latin, jusqu'en 1354, puis à peine une ou deux épitaphes, puis plus rien.

C'est qu'alors, il faut bien le reconnaître, le poète n'a plus qu'un seul lien avec la poésie; il sent, plus ou moins consciemment, le côté artificiel de l'effort entrepris pour ressusciter la poésie morte d'une langue morte. Il ne connaît plus, en fait, d'autre poésie que la poésie vivante, en langue vulgaire; seule elle charme encore véritablement son esprit dans la dernière partie de sa vie: c'est alors la composition des sublimes poèmes

(1) Ce dédain s'applique aux Épitres, et non pas, je pense, au *Bucolicum carmen*. Sur les soins de Pétrarque et sa prédilection pour les Églogues, je me permets de renvoyer aux considérations que m'a suggérées un ms. de la Bibliothèque royale de Belgique, que je crois avoir appartenu à Moggio de Parme (dans la *Miscellanea di Scritti vari ecc., in onore di R. Renier*, Torino, 1912, pp. 433 ss.).

sur Laura morte; c'est la composition et l'achèvement des *Triumphes*; et puis, il ne faut pas oublier comment il continua, jusqu'à son dernier jour presque, le travail de toute sa vie, pour réviser, corriger, classer en une suite logique, et publier définitivement ses poèmes amoureux.

A ces heures là il ne pouvait songer à ses rêves passés, à la restauration de l'antique poésie, sans un découragement profond, dont l'expression très vive se rencontre dans les derniers vers de l'*Africa*.

Il ne faut pas s'étonner de voir très rapidement Pétrarque éprouver une impression de lointain, d'oubli, de « péché de jeunesse », par rapport à ses épîtres métriques. C'est qu'il sentait déjà la mort anticipée de toute la partie latine de ses œuvres poétiques. Il ne croyait plus qu'à la prose.

V.

Ces réflexions nous ont entraîné un peu loin de l'origine et du classement des épîtres métriques; moins loin pourtant qu'on ne le pourrait croire. Ces réflexions nous font voir plus clairement l'aspect véritable du recueil.

Voici ce que j'aperçois: quand Pétrarque écrivit en 1351 la dédicatoire du premier recueil, il avait entre les mains une vingtaine de poèmes, tout au plus, antérieurs à 1340, et avec cela, toute son abondante production de 1341 à 1350. Il rangea le tout suivant une norme plus ou moins difficile à distinguer, mais qui, je l'ai dit, se trouve vaguement chronologique. Puis il laissa les choses en l'état, sans terminer sa publication. C'était le moment de son dernier, et si importun, voyage en France (1351-53), et de ces deux années d'incertitude et de mécontentement, dont le souvenir lui resta si pénible. Dans le provisoire continué de ces années là, bien des choses furent laissées de côté. Beaucoup plus tard, le poète se reprit d'intérêt pour son recueil négligé, parce qu'il apprit que des copies en circulaient, chose qui lui fut toujours souverainement désagréable.

Il fit alors pour Barbato, qui l'attendait toujours, — et ne le vit jamais peut-être, — le recueil que nous avons. Je suppose que ce fut alors qu'il le divisa en trois livres.

En effet la matière devenait abondante. Pétrarque put l'enrichir d'un certain nombre d'œuvres nouvelles. Les récentes amitiés qu'il avait contractées à Florence en 1350 avaient été, par la suite, l'occasion de nouveaux poèmes latins. Il avait fallu contenter Boccace et le doux prieur des Saints Apôtres. Un poème à la louange de l'Italie, écrit en 1353, au dernier retour dans la patrie, était vite devenu populaire. Puis c'étaient des pièces de circonstance; une des plus récentes est cette merveilleuse banalité écrite en 1354 à la naissance du fils de Bernabò Visconti, un *Marco*, en l'honneur duquel Pétrarque, en 137 vers, énuméra et loua 35 *Marcs* plus ou moins célèbres dans l'histoire!

Je sais une pièce plus récente encore, et qui est assurément de 1358 (1). Il n'est nullement impossible qu'il y ait des poèmes même plus récents. Nous n'en avons pas la preuve, mais la chose n'a rien d'in vraisemblable, surtout si les dates proposées ne dépassent pas 1363, année où Pétrarque annonce à Barbato le classement final de son recueil. Si jamais cependant la preuve était faite que quelqu'une des épîtres est postérieure à 1363, on devrait en conclure que le « classement » n'était pas « final »; avec Pétrarque ces choses là sont toujours possibles. Mais jusqu'à présent aucune preuve semblable n'a été faite, si je ne me trompe.

D. Magrini a soutenu la probabilité de dates récentes pour plusieurs lettres. Pour deux d'entre elles (celles qui portent dans les éditions les nos 19 et 20 du Livre II, Rossetti, II, 26, et II, 202), la question reste ouverte peut-être, mais la conclu-

(1) C'est la pièce adressée à Nelli (*Vivo sed indignans*). P. l'adresse à son ami, qui est à Avignon, et qui pourra donc la lire à Vancluse. Cela ne put être possible qu'en 1358. Voir mon livre *Un ami de Pétrarque*, p. 143. On y trouve la preuve de la présence de Nelli à Avignon en 1358. Je ne sais par quelle timidité je n'avais osé conclure la date de l'Épître métrique.

sion est contestable. Pour une troisième, elle est, sans nul doute, erronée. C'est l'épître adressée *ad Brunum florentinum*; elle n'est pas adressée à Francesco Bruni, mais bien à Bruno di Casino, ce qui ramène sa date à 1348 (1).

On a proposé encore une date récente pour une épître, ce qui serait plus grave, qui appartient au premier Livre. C'est un poème très court et allégorique où, sous l'image d'un corbeau fugitif, le poète parle d'un jeune homme que sa famille réclame (*Ad ignotum amicum quemdam*; le poème commence par ces mots: *Hunc tibi*). Corrado Ricci a trouvé, dans un ms. de la Laurenziana, le nom du destinataire (2), ce curieux personnage ravennate Menghino Mezzani, d'une si rare longévité qu'il a pu être successivement l'ami de Dante et de Pétrarque. S'il est vrai qu'il faille reconnaître, dans le jeune homme dont parle le poème, ce « jeune *ravennate* », que connaissent bien les pétrarquaisants, la date serait nécessairement très récente (1364 à 1367). Mais la preuve n'en est nullement faite. Le sens du poème est trop incertain pour qu'on puisse rien conclure.

Or, les relations de Pétrarque avec Ravenne sont anciennes. On n'a pas assez remarqué qu'il avait visité la Romagne dès le temps de sa jeunesse (3). Il pouvait dès lors y avoir connu Menghino Mezzani (lequel, suivant Ricci, était déjà notaire en 1317), et lui avoir écrit quelques vers sur un sujet que nous ignorons.

La question de quelques dates tardives peut rester en suspens. La chose n'a pas grande importance. Ce qui est intéressant c'est de constater que dans son dernier remaniement, Pétrarque a pu ajouter une dizaine de pièces, tout au plus, à son recueil de 1351.

(1) C'est l'Épître dont il est question dans la lettre *Fam.* VII. 14.

(2) Voir *L'ultimo rifugio di Dante*. A vrai dire Corrado Ricci n'insiste pas définitivement sur son hypothèse.

(3) Voir *Var.* 9, et *De Viris illustribus* (éd. Razzolini, t. II, p. 464).

VI.

On trouvera maintenant, ci-après, une liste des principales variantes du ms. 8123 de Paris, en comparaison constante avec celui de Pérouse, et avec l'addition de certaines variantes romaines.

J'observe, pour la facilité du lecteur, que l'ordre du ms. est à peu de chose près celui de l'édition de Bâle (celle de 1554); mais comme le texte de Bâle est très mauvais, il m'a fallu, pour les citations de texte sur lesquelles j'indique les variantes, me référer au texte de Rossetti, qui est moins défectueux. A lui aussi j'emprunte les noms des destinataires qui manquent dans le ms.

Rossetti mérite notre indulgence, pour avoir cherché à faire connaître les Épîtres métriques; il les a aimées; il a voulu les honorer, en obtenant d'un certain nombre de lettrés de son époque de les traduire en vers; leurs traductions, pour inexactes qu'elles soient, ne constituent pas moins un document intéressant d'études pétrarquiques. Quant à son texte, il est médiocre, c'est entendu. Mais Rossetti désarme la critique par sa modestie. — « Non mi picco di profonda latina filologia », — dit-il. Et encore: « Feci quel meglio che seppi! ». Il s'est remis des corrections à ses *volgarizzatori*, sauf quand volontairement ils les lui ont laissées à faire.

Il mettra à la fin du volume les critiques et les corrections que l'on lui aura suggérées. Et en effet, combien d'*errata*, et combien de corrections! Il en a placé tout un ensemble à la fin du Tome III. Il ne nous dit pas d'où elles viennent. Il indique un *manuscrit* (buono, non ottimo), et dit une seule fois que c'est un ms. de Parme.

Tout cela, je le répète, mérite à Rossetti notre indulgence. Mais il emporte la malédiction des pétrarquisans par l'ennui

colossal qu'il leur donne à rechercher l'ordre des épîtres dans le chaos où il les a jetées. C'est une incroyable conception! Le hasard seul a présidé à son rangement (on trouve, par exemple, dispersées aux quatre coins de son édition les pièces concernant la mort de Robert, dont le rapprochement était si naturel). Pas un instant il n'a songé qu'il y avait quelque raison sérieuse pour garder l'ordre universellement adopté! Cependant, après s'être longtemps débattu avec l'embouteillage des sections, des *errata*, des notes, qui rendent son édition d'un usage si agaçant, il faut, pour se réconcilier avec lui, se plonger un peu dans les ténèbres du texte de Bâle. Rossetti au moins nous donne un texte à peu près lisible!

C'est donc lui que je cite. Toutes les fois que je ne mentionne pas l'édition de Bâle, c'est qu'elle est semblable à Rossetti; si je la mentionne, c'est pour montrer qu'elle donne parfois une des variantes de l'un des mss. que j'ai examinés.

Quant à la valeur des variantes, le lecteur en jugera. J'en ai déjà signalé une, bien importante. J'en détache encore quelques-unes qui me paraissent vraiment artistiques, et qui sont comme des types de la méthode avec laquelle le poète se critiquait lui-même.

Parfois d'un mot il précise un trait descriptif, comme dans une description de l'hirondelle que l'on nomme *poignardée*: dans le texte usuel, le poète nous a montré la poitrine de Procné tachée de sang. Dans le ms. parisien, la description est plus pittoresque: on voit le dos noir et la poitrine sanglante (*Ad Dionisium de Burgo*, Rossetti, III, 192).

Il y a des retouches plus délicates, et touchant au sentiment. On voit le poète hésiter, pour symboliser la renaissance des bonnes études, entre l'image du printemps et celle de l'été: «studiorum aestate reversâ», ou bien «vere reverso» (*A Jacques Colonna*, Rossetti, III, p. 202).

Parfois la variante change tout à fait le ton même du poème. Ainsi je signale celle qui sera notée à la fin de l'épître à l'Évêque de Rodez (*Audio quod*, Rossetti, II, 296). Elle indique entre le

poète et son correspondant une familiarité charmante et qui a de quoi nous surprendre, nous qui savons la suite de leurs relations! C'est évidemment alors qu'elles vinrent à s'aigrir, que le poète prit soin de supprimer ses gracieusetés premières.

Je note d'ailleurs que cette variante si importante ne nous est pas donnée par le ms. parisien. Il faut bien constater d'ailleurs que si les variantes du parisien sont presque toutes bonnes, et souvent précieuses, ce n'est pourtant pas toujours lui qui a la meilleure. On peut citer tel cas où les éditions elles-mêmes ont un texte préférable. Je peux citer un cas, où le parisien et le pérugin sont d'accord pour une mauvaise variante.

D'autres variantes se recommandent à l'attention par un autre intérêt; elles révèlent le travail de Pétrarque pour sa latinité et pour sa prosodie. Telle variante évite une faute de quantité. Qui pourrait affirmer que ce ne fût pas là une correction faite après coup, et que la faute ne fût pas primitive? Notre auteur n'était pas de toute assurance sur les questions de quantité. Il y a dans ses vers latins plus d'une erreur qui jamais n'a été corrigée.

Il était meilleur en syntaxe. La syntaxe n'est pas de la meilleure latinité classique: il y a du mélange. Et de plus elle est très personnelle, intéressante, originale. L'incorrection proprement dite y est relativement rare. On lui en a attribué qui ne sont pas à lui, parce qu'on ne le connaissait que par de mauvais textes (1). Il y a des variantes qui excusent Pétrarque d'une faute de latinité. Il a assez de ses propres fautes: ne lui attribuez pas celles des scribes. Qu'on remarque en ce sens une variante à son épître à Clément VI (*Spes mihi longa*. V. 7). La variante indique qu'il parle des *Parthes*, ennemis des Romains, et le disculpe d'avoir employé le barbare participe pluriel: *parti*, dans le sens de *enfants*.

(1) C'est ce que je faisais jadis remarquer à mon ami Paul Hazard, lorsqu'il travaillait à la substantielle étude que nous lui devons sur la latinité de P. (Dans les *Mélanges* de l'École française de Rome, t. XXIV, 1904).

Je veux espérer que l'ensemble de variantes qu'on va lire sera une aide et un stimulant aux futurs éditeurs des *Epistolæ metricæ* (1).

VARIANTES

Dans la liste qui suit et qui comprend plus de 200 variantes, j'indique toujours conjointement les variantes des deux mss. dont j'ai fait le type de mon étude, c'est-à-dire le ms. latin 8123 de la Bibliothèque Nationale de Paris, et le m. 723 de la Bibliothèque Communale de Pérouse (on trouvera la description de ces deux mss. à la fin de la présente étude). Je les désigne ainsi: *Par.* et *Per.*

J'indiquerai par E. B. les variantes qui se retrouvent dans l'édition de Bâle de 1554.

J'ai ajouté de loin en loin des variantes recueillies dans les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane. Les mss. des divers fonds réunis à la Vaticane qui contiennent des Épîtres métriques de Pétrarque sont au nombre de cinq. Je ne puis que renvoyer pour leur description à l'excellent catalogue de Vattasso. Ce sont:

1. *Vat. lat.* 1680. Vattasso l'avait déjà précédemment décrit dans son livre sur les amis de Pétrarque (2), car c'est ici qu'il a trouvé, pour les publier dans le précieux volume, les lettres de Moggio de Parme. Je signale, sans y insister d'ailleurs, que ce ms. diffère par sa formation de divers autres: certaines lettres y sont déplacées, une omise, une ajoutée (la lettre à Virgile, que l'on trouve généralement à la fin des *Familiars*. Le ms. de Pérouse donne aussi cette lettre).

2. *Vat. lat.* 4518. Ms. d'une rare valeur. C'est celui de Lapo di Castiglionchio. Il donne d'importants renseignements sur plusieurs sujets (notamment l'Invective contre le médecin, les rela-

(1) On remarquera que certaines de ces variantes ont une importance telle qu'elles nous apportent un ou plusieurs vers inédits de P. (Dans une Épître, quatre vers inédits).

(2) *Del P. e di alcuni suoi amici*, Roma, 1904.

tions avec Boccace). Il ne contient malheureusement que quatre lettres, qui d'ailleurs ont été insérées dans le ms. après coup.

Ce sont deux lettres à l'Évêque de Rodez (*Terrificas, Obruor immensâ*) et les deux lettres dites à Zoïle (*Distrahis, Sin tua*).

3. Barberini. *Lat.* 1836 (15^e s.). Contient la collection.

4. Borgia. *Lat.* 329 (15^e s.). Ne contient que deux épîtres.

5. Urbinas. *Lat.* 370 (15^e s.). Exemplaire de luxe, sans intérêt pour le texte.

BARBATO SULMONENSI (*Si mihi seva piùm*) (Rossetti, II, 6).

v. 52. PAR. et PER. *pro*: et mecum cum *lege*: et mecum et cum.

BENEDICTO XII (*Te cui telluris*) (Rossetti, III, 110).

v. 5. PAR. et PER. *pro*: passis *lege*: sparsis

v. 17. PAR. *pro*: eripuit *lege*: eripiunt

v. 75. PAR. *pro*: gravem *lege*: ferum

v. 86. PAR. *pro*: premit *lege*: grave est

v. 89. PAR. *pro*: Civili hinc semper, scelus o lacrimabile, dextra...

lege: Civili hinc dextra, scelus hoc quis credat iniquum?...

v. 93. PAR. *pro*: indignum auditu *lege*: indignum facinus

v. 95. PAR. et PER. *pro*: pigeatque *lege*: meminisce

v. 172. PAR. et PER. *pro*: reverenti *lege*: revertenti

Le ms. 1680 du Vatican donne encore deux notables variantes: 1^o Au v. 33: forma *pour* fama; 2^o Au v. 108: rabidam *pour* rapidam

AD ENEAM SENENSEM (*Per iuga Parnassi*) (Rossetti, II, 36).

v. 34. PAR. *pro*: terras *lege*: turres

v. 67. PAR. *pro*: metuat nisi *lege*: liceat modo*

v. 69. PAR. et PER. *pro*: jussa *lege*: justa (E. B.)

v. 83. PAR. et PER. *pro*: superbe *lege*: superbis

v. 114. PAR. *pro*: aerea *lege*: aereas

v. 121. PAR. et PER. *pro*: inque locis (E. B. in locis) *lege*: in lucis

v. 131. PAR. *pro*: incubat *lege*: inchoat (E. B.)

DIONISIO DE BURGO SANCTI SEPULCRI (*Si nichil aut gelidi*) (Rossetti, III, 190).

v. 3. PAR. *pro*: placidis bene nota feris *lege*: variis habitata feris

Au v. 24, le Barberini 1836 donne la variante : *cunctosque per annos*
pour *tempusque per omne*.

LELIO SUO (*Contigit extinctum*) (Rossetti, III, 224).

v. 36. PAR. *pro* : et florum *lege* : herbarum

AD IGNOTUM (*Quisquis es*) (Rossetti, III, 94).

Pas de variante.

JOHANNI DE COLUMNA, CARDINALI (*Heu, quid agam*) (Rossetti,
III, 56).

v. 3. PAR. et PER. *pro* : Terribili *clangore* sonant sub *rupe* propinqua
lege : Terribili *clamore* sonant sub *nube* propinqua

v. 9. PAR. *pro* : arce *lege* : axe

v. 29. PAR. et PER. *pro* : invida *lege* : innuba (E. B.)

PAR. et PER. *pro* : feros *lege* : ferox (E. B.)

v. 86. *pro* : movens PAR. : vomens (E. B.) PER. : movens

v. 116. PER. *pro* : optime *lege* : inclite

AD IGNOTUM (*Hunc tibi*) (Rossetti, III, 98).

Pas de variante.

MASTINO SCALIGERO (*Si libet*) (Rossetti, III, 78).

v. 22. PAR. et PER. *pro* : summa mali est *lege* : finis adest.

ROBERTO REGI (*Flere libet*) (Rossetti, III, 178).

v. 31. PER. *pro* : peregrinis *lege* : longinquis

v. 41. PER. *pro* : eloquiis *lege* : alloquiis

AD SEIPSUM (*Hei michi*) (Rossetti, II, 80).

v. 14. PAR. et PER. *pro* : non *lege* : iam.

Après le v. 127, qui est ainsi conçu :

Omnia circumstant sed vepribus obsita duris,

les deux mss. PAR. et PER. intercalent le vers suivant :

Tartareique canes habitant atque ire parantes

Praedones etc.

v. 134. PAR. et PER. *pro*: tradant *lege*: tardant

v. 137. PAR. et PER. *post*: rerum *adde*: est

v. 138. PAR. et PER. *pro*: parant *lege*: parent

Après cette lettre, le ms. de Pérouse, comme tous ceux que j'ai consultés, et les éditions, indique la fin du Livre I et le début du Livre II. Le ms. de Paris n'en fait aucune mention et continue, sans indiquer aucune division (folio 22).

JOHANNI BARRILI (*Quid mea fata*) (Rossetti, II, 96).

v. 4. PAR. et PER. *pro*: tunc *lege*: michi

v. 6. PAR. et PER. *pro*: melius *lege*: medius

v. 97. PAR. *pro*: longo *lege*: magno

BERNARDO RUTHENENSI (*Audio quod*) (Rossetti, II, 296).

Pas de variante à signaler dans les mss. de Paris et de Pérouse. Le *Vat.* 1680 donne, au v. 16, cette variante assez curieuse: *carmine*, au lieu de: *cardine*.

EIDEM (*Terrificas*) (Rossetti, II, 302).

v. 9. PAR. et PER. *pro*: nec *lege*: aut hec

v. 29. *pro*: gerit PAR.: terit (E. B.) (1) PER.: ferit

v. 31. PER. *pro*: aeternos *lege*: eterne

v. 79. PAR. et PER. *pro*: compleri cursibus (2) *lege*: complere recursibus

v. 84. PAR. *pro*: temnimus *lege*: terminus

v. 115. PAR. *pro*: alio *lege*: animo

Le ms. Barberini 1836 ajoute à l'épître ces quatre vers:

Parce precor calamo; cupidum tulit ardor amantem,
Longius ac dominum verbis onerare coegit.
Colloquium scriptura fuit: faciemque putavi
Presentem spectare tuam; spes blanda fefellit.

EIDEM (*Obruor immensa*) (Rossetti, II, 312).

v. 61. PAR. *pro*: Aeneada *lege*: eneyda

v. 70. PAR. et PER. *pro*: auctura *lege*: actura

(1) *Sic Vat. lat.* 1680 et Barberini 1836.

(2) La première version est celle de Barberini 1836, la seconde de *Vat.* 1680. On voit quelle variété entre ces mss.

Le ms. *Vat. lat.* 4518 (celui de Lapo di Castiglionchio) donne, au v. 40, pour: *ter quaterque*, — *terque, quaterque* (1).

CLEMENTI VI (*Spes michi longa*) (Rossetti, III, 4).

- v. 7. PAR. et PER. *pro*: partis *lege*: parthis
- v. 13. PAR. et PER. *pro*: corpore *lege*: corpora
- v. 14. PER. *pro*: exierunt *lege*: exuerunt (2)
- v. 41. PER. *pro*: parens *lege*: pater
- v. 114. PAR. *pro*: corpore saxum *lege*: saxa cerebro
- v. 117. PAR. *pro*: capitum per maxima *lege*: quondam capitum per
- v. 118. PAR. *pro*: nexibus *lege*: necquicquam
- v. 168. PAR. *pro*: vineta *lege*: iuncta
- v. 190. PAR. et PER. *pro*: cara *lege*: sacra
- v. 236. PER. *pro*: protinus *lege*: et flebilis.
- v. 239. PAR. et PER. *pro*: miserere *lege*: miserate
- v. 252. PAR. et PER. *pro*: solvat *lege*: frangat
- v. 267. PAR. et PER. *pro*: tacito *lege*: presso

NICOLAO ALIFINENSI (*Parthenopea michi*) (Rossetti, II, 280).

- v. 12. PAR. *pro*: solvere *lege*: absolvere
- v. 26. PAR. et PER. *pro*: enim *lege*: enim et
- v. 32. PER. *pro*: quaeso *lege*: precor (3)

BARBATO SULMONENSI (*Tam michi Parthenopem*) (Rossetti, II, 12).

- v. 5. PAR. et PER. *pro*: doloris *lege*: dolori
- v. 9. PAR. *pro*: sidereum *lege*: mirificum
- v. 13. PAR. *pro*: luctum *lege*: lacrimas
- ibid.* PAR. et PER. *pro*: renovant facientque *lege*: renovent faciantque
- ibid.* PAR. *pro*: perennem *lege*: perennes
- v. 19. PAR. et PER. *pro*: preteriit *lege*: pretereunt
- v. 28. PAR. et PER. *pro*: minimum *lege*: minime
- v. 37. PAR. *pro*: hinc abitus *lege*: responsi
- v. 38. PAR. *pro*: hinc *lege*: aut

(1) Ce qui rend le vers juste.

(2) Cette variante est indispensable pour compléter la précédente. Elles sont inséparables.

(3) Le ms. parisien n'a ni *quaeso*, ni *precor*: c'est une erreur évidente.

NICOLAO ALIFINENSI (*Immemor haud nostri*) (Rossetti, II, 284).

Pas de variante à signaler.

EPITAPHIUM ROBERTI REGIS (*Hic sacra*) (Rossetti, II, 286).

v. 5. PAR. *pro*: amator *lege*: amicus

v. 12. PAR. et PER. *pro*: huic quem *lege*: hunc quam (1)

GABRIELI ZAMOREO (*Solus eram*) (Rossetti, II, 274).

v. 33. PAR. et PER. *pro*: unum *lege*: ymum

v. 59. PAR. et PER. *pro*: factus *lege*: certus

ZOÏLO (*Distrahis atque*) (Rossetti, II, 214).

v. 2. PAR. *pro*: pervertis *lege*: prevertis

v. 41. PAR. et PER. *pro*: meminisse *lege*: meruisse

v. 178. PAR. et PER. *pro*: vos *lege*: nos

v. 179. PAR. et PER. *pro*: vestris *lege*: nostris

v. 206. PER. *pro*: Aquinus ait qui *lege*: Aquinius aut qui (2)

Cette bonne variante se trouve également dans le ms. de Lapo di Castiglionchio (*Vat. lat.* 4518). — Le même ms. donne, au v. 258, la variante *bonus* pour *bonos*; cette variante rend le vers juste.

v. 221. PAR. *pro*: pateram *lege*: patere

Dans le ms. de Paris, la lettre *Distrahis* se termine au *recto* du f° 39. Les 14 dernières lignes de la page sont en blanc, ainsi que les f°s 39 v. et 40 r. Le texte reprend à 40 v., avec la lettre *Argolicas si fama*.

(1) Il semble que Rossetti ait eu connaissance de cette heureuse version. Mais il donne, dans ses variantes: hunc *quem*, — qui n'a pas de sens.

(2) Rossetti a bien vu que son premier texte doit être corrigé en:

Hic tamen occurrit Cherilus, vel Aquinius, aut qui

Mais il a persisté à identifier Aquinius avec Juvénal. Il est clair que Cherilus est le personnage dont Horace parle (*Ep.* II, 1, v. 233 et *Ep. ad Pis.*, v. 357). Quant à Aquinius, ce ne peut être que le mauvais poète qu'ont raillé Catulle (XIV) et Cicéron (*Tusculanes*, V, 22). Ici notre ms. parisien donne: *Agruus*, — qui ne signifie rien. Le copiste Armannus n'est pas toujours sûr dans ses lectures.

A partir de cette lettre seulement, le ms. de Paris commence à donner les noms des destinataires des lettres et, pour certaines lettres, des titres explicatifs (1).

AD LUCHINUM VICECOMITEM MEDIOLANI DOMINUM (*Argolicas si fama*) (Rossetti, II, 270).

v. 3. PAR. et PER. *pro*: terras *lege*: terris (E. B.)

v. 24. PAR. et PER. *pro*: Euris *lege*: auris

v. 38. PAR. *pro*: quam *lege*: que

AD PAULUM HANIBALENSEM (*Dum memini*) (Rossetti, II, 330).

v. 60. PAR. et PER. *pro*: series *lege*: aries (2)

AD LANCELOTUM PLACENTINUM (*Mirabar quo te*) (Rossetti, II, 326).

v. 7. PAR. et PER. *pro*: componere *lege*: compescere

v. 25. PAR. *pro*: attollet *lege*: extollet

v. 27. PAR. *pro*: Obstrepitor *lege*: Qui pupugit

v. 35. PAR. *pro*: cedit *lege*: cecidit

ibid. *pro*: male percitus PAR. male cognitus PER. non cognitus

AD JOHANNEM DE COLUMNA CARDINALEM (*Impia mors*) (Rossetti, II, 352).

v. 9. PAR. *pro*: cogor *lege*: cogar (E. B.)

v. 10. PAR. et PER. *pro*: iste *lege*: ipse (E. B.)

v. 12. *pro*: exusta est PAR.: exhaustaque PER.: exhausta

v. 20. PAR. et PER. *pro*: belli *lege*: bello

v. 36. PER. *pro*: cordi est *lege*: belli

v. 44. PAR. et PER. *pro*: proprium *lege*: propius

v. 48. PAR. et PER. *pro*: gemitis *lege*: gemitum

v. 71. PAR. *pro*: Nec minus unanimes subito disjungit amicos

lege: Et subito unanimes huc illuc scindit amicos

(1) Voici, comme exemple, le titre explicatif de l'Épître à Luchino Visconti: « Cum pira transmitteret, incideret egit de laudibus italie ». J'ai dit pour quelle raison je ne reproduisais pas ces titres. Mais, à partir d'ici, je donne les noms et qualités des destinataires d'après le ms. parisien.

(2) La variante ne paraît pas heureuse, et celle que Rossetti propose par hypothèse, est assurément préférable (*haeres*).

- v. 126. PAR. *pro*: sed fraude *lege*: dextraque
 v. 129. PAR. et PER. *pro*: rapti *lege*: rapidi (E. B.)
 v. 151. PAR. *pro*: diruit *lege*: destruit
 v. 178. PAR. et PER. *pro*: ... cibo distendit anhelu,
 Hunc Venere exhaustum ...
 lege: ... cibo distendit, *anela*
 Hunc Venere exhaustum ...
 v. 194. PER. *pro*: moderatur *lege*: moderator
 v. 205. PAR. *pro*: sera *lege*: seva
 v. 246. PAR. *pro*: tenaci *lege*: profundo
 v. 255. PAR. *pro*: pupugit *lege*: stravit
 v. 302. PAR. *pro*: decori *lege*: decoris

AD RAINALDUM DE PAGO LIBERO (*Nuper ab etheret*) (Rossetti, III, 162).

- v. 118. PAR. et PER. *pro*: juvat *lege*: juvat tibi

AD BARBATUM SULMONENSEM (*Dulcis amice*) (Rossetti, II, 18).

- v. 34. PAR. et PER. *pro*: habitant *lege*: habitantque
 v. 36. PAR. et PER. *pro*: florens *lege*: florens
 v. 42. PAR. *pro*: subulcus *lege*: bubulcus
 vv. 63 et 64. PAR. *pro*: sed amare laborem
 Propositum, et segnes a limine pellere somnos
 lege: sed mira videbis (1).

AD INVIDUM RURSUS INNOMINATUM (2) (*Si tua per longe*) (Rossetti, II, 242).

- v. 1. PAR. *pro*: Sin tua, per longam saltem semel, invidie, vitam,
 lege: Si tua, per longe saltem semel otia vite, (3)

(1) Le *Par.* 8123 est le seul que je connaisse, qui donne cette remarquable variante, sur l'importance de laquelle je me suis expliqué. Tous les autres donnent l'autre formule, plus longue et banale (y compris le bon ms. du XIV^e s. de la Bibliothèque royale de Bruxelles: 10.033).

(2) Zoile.

(3) Cette variante se trouve dans le ms. Barberini 1836. Il est à remarquer, car la chose est curieuse, que Lapo di Castiglionchio (*Vat. lat.* 4518) donne le premier texte, mais indique en marge qu'il connaissait la variante. Les deux étaient donc dès lors en circulation.

AD GUILLELMUM ORATOREM VERONENSEM (*Turbida nos*) (Rossetti, II, 190).

Au v. 50, le PAR. a un blanc à la place des derniers mots du vers :

... distinctaque purpura limbo.

AD JOHANNEM DE COLUMNA (*iulius aller*) (Rossetti, III, 64).

v. 18. PAR. *pro*: moderator *lege*: moderabor

AD EUNDEM (*Cunta dies minuit*) (Rossetti, III, 38).

v. 19. PAR. *pro*: iam *lege*: nam

v. 22. PAR. *pro*: vertice *lege*: corpore

v. 23. PAR. et PER. *pro*: et cervix generosior

lege: cervixque thorosior (1)

v. 57. PAR. *pro*: Consilium domus atque inopis connubia natae

lege: Consiliumque domus inopis etc.

v. 98. PAR. *pro*: Testatus gemitu rauco, longisve querelis

lege: Testatus gemitu et longis sine fine querelis.

AD ARBORES SUAS (*Silva precor*) (Rossetti, III, 90).

v. 26. PAR. et PER. *pro*: contulit *lege*: intulit

AD PETRUM DANTIS FLORENTINUM CAUSIDICUM (*Si sapientis*) (Rossetti, III, 96).

Pas de variante à signaler.

AD ZENOBIUM FLORENTINUM GRAMATICUM (*O felix*) (Rossetti, III, 86).

Pas de variante à signaler.

[*Eidem*] Le destinataire n'est pas désigné dans le ms. Son nom est remplacé par un blanc (2) (*Dulce iter*) (Rossetti, III, 82).

Pas de variante à signaler.

(1) Cette correction est bonne. *Tōrōsus* n'est pas un mot très fréquent à rencontrer. Pourtant on en trouve plusieurs exemples, et notamment dans Ovide, qui a bien pu le suggérer à Pétrarque. On trouve aussi le comparatif. Le mot est très descriptif.

(2) Le *Per.* a: *ad Zenobium florentinum poetam*.

AD BRUNUM FLORENTINUM (*Pyerias comites*) (Rossetti, II, 338).

v. 2. PAR. et PER. *pro*: relectam lege: relictam (E. B.)

v. 12. PAR. et PER. *pro*: erat lege: arat

v. 27. PER. *pro*: totumque lege: tecumque

v. 28. PAR. et PER. *pro*: iam lege: nam

AD GUILLELMUM ORATOREM VERONENSEM (*Febribus obsideor*) (Rossetti, II, 198).

Pas de variante à signaler.

AD EUNDEM (*Actum erat*) (Rossetti, II, 200).

Pas de variante à signaler.

AD JOHANNEM BARILEM NEAPOLITANUM, MILITEM ARELATENSEM, PROVINTIE SENESCHALCUM (1) (*Doctus ad*) (Rossetti, II, 104).

v. 11. PAR. et PER. *pro*: gubernandi lege: gubernacii

v. 19. La plus grande partie du vers et le premier mot du vers suivant sont remplacés par un blanc dans le PAR.

AD NYCOLAUM FLORENTINUM MAGNUM REGNI SICILIE SENESCHALCUM (*Si iuvat*) (Rossetti, II, 118).

v. 2. PAR. et PER. *pro*: flavas lege: fulvas

AD FLORIANUM ARIMINENSEM MUSICUM (*Orpheus euvinos*) (Rossetti, II, 112).

v. 28. PAR. et PER. *pro*: exagitat lege: unus agit

AD EUNDEM (*Cesserat assidua*) (Rossetti, II, 116).

Pas de variante à signaler.

AD JOHANNEM BOCATII FLORENTINUM POETAM (*O ego, si qualem*) (Rossetti, III, 152).

Pas de variante à signaler.

AD BARBATUM SULMONENSEM (*Rus michi tranquillum*) (Rossetti, II, 24).

v. 9. PAR. et PER. *pro*: pertaesus lege: pertesum (E. B.).

(1) *Per.* donne: *Arelatensis provincie senescallum*, ce qui est correct.

AD EUNDEM (*Sors sua quemque*) (Rossetti, II, 26).

v. 27. PAR. *pro*: miseris *lege*: miserum

v. 40. PAR. et PER. *pro*: tutum *lege*: tritum

AD GUILLELMUM ORATOREM VERONENSEM (*Ausonias spectare*) (Rossetti, II, 202).

v. 1. PAR. et PER. *pro*: domos *lege*: fores

AD IOHANNEM BARILEM NEAPOLITANUM (*Res ingens*) (Rossetti, II, 106).

v. 11. PAR. et PER. *pro*: prius *lege*: prior

AD FRANCISCUM PRIORUM SANCTORUM APOSTOLORUM DE FLORENTIA (*Miraris que causa*) (Rossetti, II, 254).

Pas de variante à signaler.

AD EUNDEM (*Scilicet immense*) (Rossetti, II, 258).

Pas de variante à signaler.

AD ITALIAM (*Salve cara deo*) (Rossetti, II, 266).

Pas de variante à signaler.

AD ILDEBRANDUM PADUANUM EPISCOPUM (*Nuper ab oceano*) (Rossetti, II, 68).

v. 23. PAR. *pro*: vulgum *lege*: vulgus

v. 27. *pro*: Aegyptique magos *lege*: PAR. egyptumque vagam

PER. egyptumque magam (1)

ibid. PAR. *pro*: subdolos *lege*: furcifer

AD ANDREAM MANTUANUM POETAM (*I duce vecta*) (Rossetti, II, 126).

v. 14. PAR. et PER. *pro*: loquere *lege*: alloquere

v. 16. *pro*: oblata *lege*: PAR. oblita PER. obliqua

v. 25. PAR. *pro*: ut insigne *lege*: in insigni

v. 49. PER. *pro*: remittit *lege*: renutat

(1) L'*Ed. bas.* donne « Ægyptum magnam », qui est mauvais, mais se rapproche de la bonne variante de Pérouse.

vv. 67-68. PAR. et PER. *pro*: ... niseia victrix | Ars
lege: ... nyseia nutrix | Arx

v. 94. PAR. et PER. *après ce vers qui finit ainsi*:

..... quandoque tepescit et alget

intercalent celui-ci:

Euripides, quandoque sonans raucescit Homerus.

AD AMICUM TRANSALPINUM (*Perdis amice*) (Rossetti, II, 136).

Pas de variante à signaler.

AD EUNDEM (*Quando erit*) (Rossetti, II, 144).

v. 8. PAR. et PER. *pro*: atque micantibus *lege*: et mirantibus (E. B.)

v. 13. PAR. *pro*: nix aeterna *lege*: nox extrema

v. 15. PAR. et PER. *pro*: viridis *lege*: nitidis

IN ORTU MARCI IUNIORIS PRIMOGENITI MAGNIFICI BERNABOVIS
 DE MEDIOLANO (*Magne puer*) (Rossetti, II, 158) (1).

v. 11. PAR. et PER. *pro*: abdua *lege*: ardua (2)

ibid. PAR. *pro*: caeruleus *lege*: ceruleis

v. 20. PER. *pro*: sceptris *lege*: septis

v. 54. PAR. et PER. *pro*: aggeret *lege*: aggreget

AD GUIDONEM DE GONZAGA MANTUE DOMINUM (*Itala quam*)
 (Rossetti, II, 342).

v. 9. PAR. *Lire ainsi le vers*:

Certat amans, Veneris quot sint in limine pestes (3).

(1) Si, comme il est certain, le ms. parisien est d'origine Viscontéenne, on peut faire remarquer le détail suivant: les lettres rouges et bleues qui décorent, çà et là, le ms., sont multipliées avec un luxe singulier dans le poème consacré à la naissance du fils de Bernabò. Elles ornent ici le début de presque toutes les phrases.

(2) Je signale l'intérêt de cette variante. R. SABBADINI, dans ce *Giornale*, 45, 169, reprenant après Pierre de Nolhac l'étude des scholies autographes, qui font l'inestimable prix du fameux Virgile de l'Ambrosienne, a fait observer que P. écrivait lui-même le nom de la rivière Adda sous la forme *Ardua*. Le savant critique n'a pas négligé de signaler de quelle importance était cette constatation pour la suite d'une discussion instituée sur les textes où P. a parlé de ses villégiatures dans la campagne milanaise (Cfr. ANNONI, *Il P. in villa*, pp. 97 à 127 de *F. P. e la Lombardia*, 1904; et aussi GALLI, *Arch. Stor. lomb.*, juin, 1905).

(3) Au lieu de: « Certat amans; Veneris quot sint in *lumine* pestes ».

AD AMICUM BONE INDOLIS ADOLESCENTEM (*Gratulor ingenio*)
(Rossetti, II, 346).

v. 3. PAR. et PER. *pro*: doctore *lege*: ductore

v. 17. PAR. et PER. *pro*: ferat *lege*: ferar

v. 20. PAR. et PER. *pro*: famae *lege*: fame est

AD SOCRATEM SUUM (*Artibus ut variis*) (Rossetti, II, 150).

v. 3. PAR. et PER. *pro*: Ast iter (1) *lege*: atque ideo

v. 29. PAR. *pro*: quos vulgus adorat *lege*: qui vulgus adorant

v. 73. PAR. *pro*: caeca Venus *lege*: cena, Venus

AD FRANCISCUM PRIOREM SANCTORUM APOSTOLORUM DE FLO-
RENTIA (*Vivo, sed indignans*) (Rossetti, II, 262).

Pas de variante à signaler.

AD GUILLELMUM ORATOREM VERONENSEM (*Tu quid ages*) (Ros-
setti, II, 204).

v. 8. PAR. et PER. *pro*: voluntas *lege*: voluptas (E. B.)

v. 29. PAR. et PER. *pro*: tristis *lege*: dulcis

DESCRIPTION DES MANUSCRITS

Pour les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, j'ai renvoyé une fois pour toutes au Catalogue de Mons. Vattasso, et je n'y reviens pas.

On trouvera ici les détails nécessaires sur les mss. de Paris et de Pérouse.

Je dois la description du ms. de Paris aux soins de M. Léon Dorez, que j'en remercie. Celle du ms. de Pérouse me vient du très érudit Comte Ansidei, si accueillant pour tous les travailleurs à la belle Bibliothèque Communale.

(1) Rossetti a hésité entre son ms. qui donnait: *Atque iter*, et les éditions qui donnent: *At ideo*. Il explique mal pourquoi il a cru devoir choisir une troisième version: *Ast iter*.

I.

Ms. latin 8123 (Rigault MDCCCCI, Dupuy 2100, Regius 4991).

Parchemin. — 315 × 220 millimètres. — Reliure maroquin rouge aux armes royales (Louis XV). — 109 feuillets (Les fol. 39 v., 40 v., 79 v., 80, 106, 107, 108 et 109 sont blancs). Cahiers de 10 feuillets avec réclames.

1^o fol. 1. *Inc.* Epistole metricae d. F. Petrarche. Liber primus. Ad Barbatum Sulmonensem (rubrique; le tout sur la même ligne).

Lignes en blanc suivies d'une ligne commençant par une initiale en deux couleurs (rouge et violet, bleu et rouge).

fol. 2: Te cui telluris.

[Les incipit de chacune des lettres ayant été reproduits dans ma liste des variantes, je ne les répète pas ici].

fol. 40 v. A partir du fol. 40 v. plus de lignes en blanc, les titres ont été tracés en rouge.

[Les noms des destinataires étant reproduits dans la liste des variantes, je ne les répète pas davantage ici].

fol. 75. [Francisci petrarce poete laureati epistolarum ad barbatum
sulmonensem liber III^{us} explicit
[Metra colutii pyerii ad petrarcham incitatoria ad affrice editionem
Quia tibi conspicui ...

fol. 79. Colutius pyerius de stignano:...

Immeritus Cancellarius florentinus:...

Grates reddo tibi genitor deus et pie christe.

Armannus:...

fol. 79 v. et fol. 80. blancs.

[Ici commence la 2^{de} partie du ms. J'ai dit pour quelle raison je doute qu'elle soit de la même origine que le ms. des *Épîtres*, et pense qu'elle y a été jointe après coup].

fol. 81. Sur deux colonnes.

Inc. A veritate quidem auditum advertunt.

Expl. (fol. 89, col. 2): de quo cum aliis deis verificetur.

fol. 89 (col. 2): rubrique non exécutée, mais indiquée ainsi dans la marge: Incipiunt allegorie super fabulas ovidii methamorphoseos a magistro Johanne de Virgilio metricae compilate. Amen.

Inc. Quoniam uniuscuiusque poete finis...

[*S'ensuivent les livres de Giovanni di Virgilio jusqu'au fol. 105*].

fol. 105 v. (col. 1). Allegorie ovidii sunt CCXXIII ducente XIII. XXIII.
et versus earum octingenti et XIII. Deo gratias amen.

II.

Biblioteca comunale di Perugia. 723.

Il codice della Comunale di Perugia, che contiene le « Epistolae » di Francesco Petrarca, porta la segnatura $\dot{\text{I}}$ 117, e corrisponde al n° 723 del *Catalogo dei manoscritti della Comunale di Perugia compilato dal prof. ALESSANDRO BELLUCCI* e pubblicato nel vol. V del MAZZATINTI, *Inventari dei manoscritti delle Biblioteche d'Italia*, Forlì, 1895. — Il ms. membranaceo del sec. XIV è costituito di c. 82 numerate da mano del secolo XVI, della qual mano è una « Tabula super epistolas F. P. », che occupa parte del tergo della c. 82^a (erroneamente numerata 91) e due altre carte che seguono, non numerate. A tergo dell'ultima carta non numerata leggesi: « Hic liber est meus, « qui vocor Bernardinus Ciprianus de terra Montis Castelli tudertinae diocesis, « quem si aliquis abstulerit multabitur a Plutone ». — Al principio di ciascuno dei tre libri, che cominciano, il primo a c. 1^r (Francisci Petrarche poete laureati Epistolarum Liber I incipit. Ad Barbatum Sulmonensem), il secondo a c. 24^t (Epistolarum Liber I explicit. Incipit secundus. Ad Johannem Barilem militem Neapolitanum. Quid mea fata mihi toto spetiosius evo), e il terzo a c. 56^t (Epistolarum Liber II explicit. Incipit III. Ad Johannem de Columna cardinalem. Est mihi cum Nymphis bellum de finibus ingens). Si vedono lettere iniziali vagamente miniate, che però sono state in parte abrase. Nella prima lettera del verso: « si mihi seva pium servassent sydera regem », è traccia di una figura con un libro in mano, che doveva rappresentare il poeta. Le altre iniziali di ciascuna epistola sono alternate in azzurro e in rosso.

HENRY COCHIN.

Pubblicazioni della stessa Casa Editrice

**FOSCOLO
MANZONI, LEOPARDI**

SAGGI

DI

ARTURO GRAF

AGGIUNTOVI

PRERAFFAELLITI, SIMBOLISTI ED ESTETI

E

LETTERATURA DELL'AVVENIRE

(Ristampa)

1920, un volume in-8° grande di pag. VIII-365 — Prezzo: Lire 25.

ARTURO GRAF

MEDUSA

TERZA EDIZIONE, ACCRESCIUTA DI UN TERZO LIBRO

e adorna di circa 100 disegni di C. CHESSA

RISTAMPA

1920, un volume in-8° di pagine VIII-292 — L. 10 —

Legato elegantemente . . . — „ 12 —

„ in pergamena e oro . . . — „ 15 —

Torino - Casa Editrice GIOVANNI CHIANTORE successore Ermanno Loescher - Torino

